

Marika Bührmann
plasticien performer
13 rue Saint-Aignan
49100 Angers

Siret : 419 570 577 / Maison des Artistes : B 39 17 55

Tél. 06 87 38 11 87
mry.mater@yahoo.fr



'... pour que nous marchions côte à côte '

micro chorégraphie performative collective / Chez l'un, l'une, l'autre Haute Ile (44)

photographie : **ART PRESS** Numéro spécial **Performances contemporaines**, 2008.

sommaire

- Présentation
- Extrait de l'analyse de Larys Frogier, historien d'art corporel
- ***Je voudrais rencontrer quelqu'un(e)*** / micro situations performatives
- ***'... pour que nous marchions côte à côte'*** / micro chorégraphie performative participative
- Partition de cette micro chorégraphie contextualisée en 2018 à Angers
- Suite de l'analyse de Larys Frogier
- Extrait d'entretien avec Emmanuelle Chérel, historienne de l'art
- Extrait de dossier de presse
- Parcours



'... pour que nous marchions côte à côte'

micro chorégraphie performative collective / École Supérieure d'Architecture de Nantes dans le cadre de la conférence intitulée « Corps de silence » / 2009 / extrait de vidéo / Liens : <https://youtu.be/xXcLF0Cq9SM> (Youtube ; séquence BUHRMANN).

présentation

Depuis les années 90 et mon diplôme à l'école supérieure des Beaux-Arts de Nantes, je développe une recherche sur le mouvement, ancrée dans l'histoire de la Performance et de Happening.

La thématique qui anime cette quête est la peau comme interface entre intérieur et extérieur, expérience sensible de reconnaissance de soi et de l'autre... Ma production artistique, comme le définira très subtilement l'historien de l'art corporel Larys Frogier (voir extraits de l'édition de la galerie du Haïdouck / Bandits-Mages / 2003 ci dessous), commence par la création d'objets interfaces (petites sculptures de bandes plâtrées épousant le corps, robes-empreintes de ouate, de feutrine blanche talquée, de feuilles de paraffine, de cire vierge, de caramel liquide, de voiles...), supports de tentatives de contact entre moi-même et le spectateur qui est subtilement invité à devenir « acteur ». Cette posture artistique s'inscrit dans la filiation des femmes artistes des années 70, notamment Lygia Clark, Gina Pane...

Mon parcours sera alors ponctué de nombreuses résidences, financées par La Ville de Paris et par l'AFAA, de riches collaborations avec la galerie Alain Gutharc et le couturier Christian Lacroix, d'expériences multiples en France et à l'étranger, d'une monographie aux éditions Filigranes. J'aurais la chance d'être invitée à intervenir pour développer ce que j'appelle alors, en référence à John Cage, des *Events* (micro événements) en interaction avec le public de scènes artistiques de l'art contemporain comme le Musée d'Art Moderne de La Ville de Paris, le centre Pompidou et la Galerie Yvon Lambert... (Voir trait de biographie ci-joint).

C'est à cette période que, lors d'une résidence conjointe avec le plasticien-vidéaste Éric Watt au Théâtre Paris-Vilette en 2003, je crée la forme première d'une marche silencieuse et ralentie, le long de la rue de Crimée. Cette marche ne me quittera plus.

En 2009, je fais le choix de me retirer de la scène artistique pour faire l'expérience d'un temps radical de retrait et de silence. Suspension afin de poursuivre ce « geste » que j'avais eu tant de fois l'occasion de partager, afin de l'épurer sans cesse, de l'affiner pour me laisser travailler de l'intérieur par son mouvement de plus en plus ralenti et devenu toujours plus conscient, plus profond, plus dense mais aussi plus simple, pour l'explorer alors dans l'expérience d'une attitude de « transparence ». Telle une « calligraphie » vivante de plus en plus répétée, creusée, ciselée, mon corps en marche devient peu à peu « corps de silence ».

De cette posture « performative sur le fil » qui engage tout l'être, il demeure aujourd'hui cette marche travaillée et incarnée dans l'espace public urbain des villes où je suis invitée à vivre, telle une véritable « danse » minimaliste, silencieuse, ultra-ralentie.

Alors que j'amorce un retour en douceur « à la lumière » pour rendre à nouveau mon geste plus largement visible, c'est cette expérience sensible, très délicate, que je propose aujourd'hui de faire goûter et savourer dans l'espace public afin de découvrir ensemble une autre qualité d'être au monde en présence à soi, à l'autre, aux autres, à l'espace...

Pour « marche 2018 » Promenade du « bout du monde » à Angers, je propose ainsi de réitérer ce geste artistique dans sa forme initiale de « marche collective » qui est la sienne et comme l'écrit Glenda Léon dans son recueil intitulé La condition de performance, comme une « performance à l'état pur, parce que la notion d'action ne relève d'aucune autre condition. Il s'agit de faire l'expérience de l'existence elle-même dans ce qu'elle a de plus exigeant. ».

Concrètement, il s'agit de rencontrer les habitants de la Ville d'Angers que nous pourrions sensibiliser par une petite annonce comme la partition de la page 9 de ce dossier ; d'en réaliser des flyers (différents lieux de la culture et de la vie quotidienne sont déjà d'accord pour accueillir cette information) ; de leur proposer un ou plusieurs ateliers pour éprouver leur corps au présent dans l'expérience de cette « attitude » nouvelle de présence à soi, à l'autre et aux autres, en interaction avec l'espace public. Je souhaite transmettre la qualité de conscience de ralentissement et de densité et de concentration du « geste » comme je l'ai travaillé ces dix dernières années (voir extrait de vidéo : liens Youtube : séquence BUHRMANN en Page 2 de ce dossier), à une dizaine de personnes de tout horizon (entre 8 et 15). Nous imaginerons aussi des déambulations préparatoires pour sentir la ville et ses quartiers. Et peut-être, pour les personnes dont l'expérience corporelle est plus « professionnelle », pourrions-nous envisager des étirements de temps de la performance ; par ex : trois heures... ? Comme je l'ai expérimenté à Paris ; des étudiants des beaux-arts sont déjà interpellés...



'... pour partager un souffle'

micro chorégraphie performative / Galerie Ipso Facto, Nantes 1999.

« Le parcours artistique de Marika Bührmann est une quête complexe du vivant où la construction du sujet fluctue selon un rapport sans cesse négocié au langage et à la mémoire, à la matérialité du corps et à sa propre fiction, au lien intersubjectif et à l'espace social. Mais ce devenir au monde se visualise au sein de dispositifs discrets, subtils et toujours spécifiques.

Une telle posture est difficilement tenable au sein d'une scène artistique qui réclame toujours davantage de productivité d'un objet esthétique spectaculaire ou d'une visibilité ostentatoire et parfois démagogique du relationnel.

Elle a toutefois le mérite de pointer, de déplacer et de repenser les enjeux de l'acte performatif artistique.

Corps contact

Marika Bührmann a débuté sa production artistique par des actions qui, au moyen d'objets ou de matières, mettaient son propre corps dans des situations paradoxales de fermeture-porosité, distance-contact, recouvrement-dévoilement : farine et vaseline permettant l'empreinte du corps nu sur une surface photosensible, bandes plâtrées et feutrine moulant certaines parties du corps, robe de feutrine blanche à talquer, substances liquoreuses recouvrant tout ou une partie du corps (vaseline, caramel, glucose).

Ces actions prolongent les performances des années 1960-1970 initiées par des artistes femmes (Carolee Schneeman, Lygia Clark, Hannah Wilke, Gina Pane). Ces dernières avaient déconstruit la fondation d'une vision phallogocentrique du corps jusque-là tenue pour objective et universelle, élaborant des œuvres où prédominaient une matérialité déroutante du corps. Là où le spectateur se trouvait souvent pris au piège de son propre plaisir scopique, elles invitaient le spectateur à une distanciation critique face au pouvoir séducteur de l'image.

Toutefois, avec Marika Bührmann, le contexte et les enjeux sont différents. L'artiste s'engage dans la quête d'une double dimension introspective et intersubjective du performeur et du spectateur : il s'agit de brouiller les limites du corps physique et de ses stéréotypes de représentation pour tendre vers la construction partagée d'un espace charnel et mental. (...) ».

Marika Bührmann par **Larys Frogier**, Directeur de La Criée, centre d'art contemporain de Rennes / 2003 / Éditions du Haïdouck / Bandits-Mages / Bourges.



'Je voudrais rencontrer quelqu'un(e)' (partager sa chaleur), Paris XI
en collaboration avec la **Galerie Alain Gutharc**, Paris.



'Je voudrais rencontrer quelqu'un(e)' (pour me prêter sa main), Paris XX
en collaboration avec **'En Cours'**, Paris.

PROTOCOLE POUR DEUX MAINS

Un rendez-vous dans un café quelque part dans le XXe arrondissement. Le café est désert, ou presque. Dehors, des gens parlent au coin de la rue, devant leurs voitures. Le café est clair, des carreaux en faïence bleu ciel sur les murs. Dehors, des cris et du bruit, de temps en temps des gens entrent dans le café, il fait chaud. Dans les deux petites salles, les machines à jeux sont silencieuses, des parties se jouent sans joueur, mouvements géométriques d'éléments verts, bleus, rouges, jaunes.

Devant une des fenêtres, Marika Bührmann est assise, un petit carnet rouge à la main, un téléphone portable à l'oreille, une tasse de café devant elle.

Je l'ai déjà rencontrée une fois. Je m'assieds en face. Sur le mail du matin, le protocole était simple : une heure, un lieu puis, en silence elle me prendra la main, la situation est dérisoire. Nous restons face à face, sans un mot, presque gênées. Je détourne mon regard, fixe le mouvement des couleurs sur l'écran des machines.

J'observe les patrons derrière le bar, le client au comptoir... Je commence à peine à sortir du métro. Puis, comme un geste trop réfléchi, Marika Bührmann me prend la main. Je reste immobile, le regard lointain, lui offrant simplement ma main. Son geste devient doux, elle explore la surface de ma main comme un territoire. Ce n'est pas vraiment une caresse, quelque chose comme une déambulation, plus rien de mécanique ou d' impatient maintenant. Toute mon attention se loge progressivement dans ma main, je la bouge lentement à mon tour. J'aime la gratuité de ce mouvement fondu. Sa main est douce, chaude, la mienne moite. Nos regards se croisent à peine. De temps en temps, je vois les mains. Ma main m'échappe, elle devient sa main. La limite entre mes doigts et les siens est incertaine. Le mouvement s'insinue dans la tiédeur des peaux. Bientôt il n'y a plus d'adresse, simplement une entente.

La serveuse du bar, passe devant nous, coupe du pain. Elle revient, des larmes sur les joues. Elle renifle, entre dans un vestibule, une trousse à la main, me regarde avec sympathie. Sur la table, le désir sans objet se transforme en empathie. Ce que je ressens, du café, des gens, des figures muettes sur les écrans de jeu, passe par le filtre des émotions de nos mains. Toute chose vient de cet espace. Le temps s'étire. Le soir tombe. Des heures que nous sommes là. Nous essayons de dégager nos mains, mais la chaleur les retient. Un seul point demeure, comme un point d'accroche. Longtemps, nous apprécions ce lien ténu. Puis, je me lève, marche vers les toilettes, lorsque je reviens Marika se lève à son tour. Cette petite pièce, comme un sas, permet les quelques mots que nous échangeons ensuite, les verres que nous buvons. Ensemble, nous rentrons dans le métro pour se quitter quelques stations après.

Rien de mièvre dans cette expérience, ni de sentimental. Par cette attention simple, portée dans un cadre qui n'est pas d'abord artistique, l'espace et le temps durant quelques heures ont changé d'échelle...

Manière de déplacer le centre de gravité ou d'inertie dans l'interstice de deux mains, de rendre sensible « l'entre » du rapport à l'autre, de bouleverser la focale d'un laps de temps.

Expérience de la proximité / Léa Gauthier / MOUVEMENT / Octobre décembre 2001



'Je voudrais rencontrer quelqu'un(e)' (pour me prêter sa main), Paris XX
en collaboration avec *'En Cours'*, Paris.

partition

Nous nous donnons rendez-vous au café du Poisson Bleu, à l'angle de la rue de Vitruve
Et de la rue des Ormeaux, Paris XX.
Nous prenons place dans la salle.
Nous commandons quelque chose à boire.
Puis je vous invite à me prêter votre main droite.
Puis nous nous quittons.

Cette micro situation se déroule silencieusement pendant deux heures.



'... pour que nous marchions côte à côte '
micro chorégraphie performative collective / École Supérieure d'Architecture de Nantes.

partition

Je vous invite à me retrouver sous le dernier arbre devant le château,
promenade du «bout du monde » à Angers.

Silencieusement,
Nous cherchons à élaborer un premier contact avec le regard.

D'abord, porter une attention particulière au sol, juste sous nos pieds.
Au souffle qui nous traverse.

Je vous invite à parcourir doucement la piste en ralentissant progressivement notre rythme.
Puis nous ralentirons ensemble toujours davantage...

Nous marchons l'un, l'une,
Les uns, les unes,
Avec les autres.

Tenter des rapprochements, des ajustements.
Pour chercher, tout au long de cette expérience,
Une écoute sensible, entre nos corps.

Accompagner les mouvements de la ville, de la rivière en dessous...
A la rencontre des mouvements de l'espace...

Sculpture invisible
Qui se déploie...

Vers le ciel.
Au rythme de tous les flux qui nous traversent.

Flux, reflux... Rencontre...

Merci.

Cette marche est ouverte à chaque personne qui désire partager cette expérience
Avec le soleil... Sous la pluie... Avec le vent... !
Les personnes sont invitées à partager silencieusement ce geste, avec moi, pendant une heure .
Chacun, chacune peut s'arrêter quand le moment lui semble juste.
Prévoir de bonnes chaussures souples, des lunettes de soleil et un vêtement de pluie.



'Et toi, ça t'fait comment à l'intérieur... ?' La plaine du Moulon, Bourges
en collaboration avec **'Bandits-Mages, Galerie du Haïdouck'**, Bourges.

*« (...) la portée politique d'une telle démarche artistique concerne la redéfinition même de la démocratie. Dans le travail artistique de Marika Bührmann, la démocratie ne se définit pas comme la (re)production d'un idéal de société sur la base d'une utopie égalitaire du vivre en commun dans la cité. Cette utopie positive est certes nécessaire, et souvent indispensable, pour des luttes communautaires et pour l'obtention de droits sociaux. Elle se révèle pourtant peu lisible et parfois inefficace au sein d'une société du spectacle où prévaut la gestion capitaliste des biens et des personnes. Chez Marika Bührmann, il s'agit davantage d'une démocratie qui travaille à tisser du lien social à partir d'expériences de la différence, de l'écart et de l'antagonisme. Une telle posture rejoint l'approche d'une 'démocratie radicale' telle qu'elle est proposée par Chantal Mouffe et Ernesto Lacló dans leur ouvrage *Hegemony and Socialist Strategy*. Selon ces théoriciens du politique, les relations sociales se négocient toujours sur la base d'échanges qui demeurent constamment ouverts et incomplets : on ne peut tout saisir ni tout cerner d'un individu et d'un groupe social, dans la mesure où ceux-ci sont hétérogènes et en constante transformation. D'autre part, les processus de socialisation ne peuvent se débarrasser aussi facilement de ce qui construit la subjectivité d'un citoyen, avec tous les aléas, les inachèvements et les modifications liés à cette construction du sujet. Enfin, derrière les grandes luttes communautaires pour la démocratie, se cachent souvent des combats minoritaires et autonomes qui se révèlent, après coup, beaucoup plus efficaces dans la transformation et la pratique du 'vivre avec'.
Dont acte : « Je voudrais rencontrer quelqu'un(e) » est une adresse simple et puissante. Elle manifeste ce désir d'échanges qui sont toujours à négocier dans le respect de la personne et dans la construction de nos espaces de liberté. »*

Marika Bührmann par **Larys Frogier**, Directeur de La Criée, centre d'art contemporain de Rennes / 2003 / Éditions du Haïdouck / Bandits-Mages / Bourges.

extrait d'entretien

Grâce à l'Iconographie Photographique de la Salpêtrière, je me suis intéressée aux recherches de Charcot au XIX^e siècle et particulièrement à l'Hystérie comme phénomène de représentation : comment élaborer un langage personnel et pertinent au moyen de son corps, comme moyen de résistance, quand on ne peut plus avoir recours à la parole... Comment le corps prend la parole...

Les premiers objets que j'ai réalisés à partir d'empreintes corporelles prélevées sur la peau interrogeaient le corps et ses limites. A travers la déclinaison de ces petites *sculptures épidermiques* - je suis fascinée par la peau parce qu'elle est surface et lieu de rencontre, à la fois *enveloppe transitionnelle* et frontière, ce par quoi nous sommes en contact et ce par quoi, paradoxalement, nous sommes séparés, isolés, protégés - , je cherchais à donner forme à l'espace invisible qui nous relie dans l'échange, à matérialiser en quelque sorte le *corps à corps* de la rencontre, à inventer physiquement *ce troisième corps* entre deux corps. *Cet espace-entre...*

Peu à peu, j'ai éprouvé la nécessité de ne plus fabriquer des formes palpables parce qu'elles m'apparaissaient trop figées et pour m'engager plus ouvertement avec mon corps dans l'élaboration de petites situations éphémères dessinées par un micro-mouvement comme le partage d'un souffle ou l'échange d'un geste. Néanmoins, j'avais besoin de créer un contexte particulier et j'ai décliné plusieurs architectures de petite taille ou *boîtes* dans des matériaux toujours proches de la peau ou évoquant le corps, comme la cire, la feutrine ou encore le caramel, pour marquer le territoire et privilégier le caractère intimiste de mes actions et ainsi recevoir individuellement le visiteur de l'exposition. Prolongeant *les ouvrages* de Lygia Clark puis de Marie-Ange Guilleminot, je recherchais à provoquer une situation sensible au cours de laquelle l'échange devenait œuvre. *Cet espace-entre...*

Puis par nécessité d'allègement, je me suis détachée de la *boîte-habitacle*. Ces espaces confinés généraient à mes yeux des situations trop protégées. Cela risquait d'évoquer l'idée de la construction d'une identité intérieure *coupée du monde*. Ce qui ne correspondait pas à ma pensée. Pour moi, l'identité n'est jamais stable ; elle est complexe et en permanente redéfinition. Nous sommes tous *altérés* par ce qui nous entoure et ceux avec qui nous sommes constamment en relation, relation d'interdépendance, même si nous demeurons finalement toujours seuls.

Ainsi, j'ai éprouvé le désir de m'inscrire dans des lieux de la vie quotidienne. L'espace public urbain m'intéresse précisément pour la dynamique et la mixité qu'il produit mais aussi parce que cet espace collectif est aujourd'hui de plus en plus remis en question, menacé. Ce désir m'a permis également de concentrer l'enjeu de mon travail sur l'acte, sur le geste en tant que tel et non plus sur ce qui enveloppe ce geste, l'abrite. Les situations que je crée depuis 2001 deviennent des micro événements qui se déroulent la plupart du temps dans la rue ou dans des espaces interstitiels (un passage pour piétons, l'angle d'une rue, un pont, un hall de gare, d'immeuble, une cage d'escaliers, les couloirs du métro, une cabine téléphonique, une chambre d'hôtel, la place du marché, un café...). Ces micro événements ou *micro situations* mettent en scène le corps à travers des gestes de la vie quotidienne, selon des partitions précises, deviennent des rencontres silencieuses entre deux ou plusieurs inconnus et s'inscrivent dans des lieux préalablement définis. Au fur et à mesure de ces propositions, j'ai fait évoluer les conditions des *micro situations* en déplaçant progressivement le rôle des participants, d'abord invités comme *spectateurs* dans l'échange d'un geste avec un performeur - moi une ou une personne dirigée au préalable par moi - ('Je voudrais rencontrer qu'un(e) 1', galerie Alain Gutharc, Paris XI au printemps 2001), puis avec une autre personne du *public* ('Je voudrais rencontrer quelqu'un(e) 2', En Cours, Paris XX à l'automne 2001), puis sollicités comme porteurs de gestes à partager ('Street Wise', L'Arteppes, Annecy au printemps 2002), enfin performeurs d'une micro situations définie avec eux, en écho à leur histoire personnelle ('Cerise, Françoise, Jean-Pierre, Monique, Karima vous invitent...', Bandits-Mages, Bourges à l'automne 2002). Par suite, mon propre rôle s'est déplacé de la *performeuse* à l'*aiguilleuse* de rendez-vous, de l'*aiguilleuse* à *choré-graphe* des portraits en micro situation, de choré-graphe à *collecteuse* de récits, de *collecteuse* à *passseuse* de gestes.

Depuis les déclinaisons de micro mouvements dans les boîtes, évoquées plus haut, le silence a toujours été dans mes propositions une condition sine qua non qui provoque la sensation de l'étirement du temps. C'est ce silence qui concentre une matière spécifique : celle de l'espace entre les corps au moment de l'échange. *Cet espace-entre...* Ce sont ces interstices sensibles et poreux, mis en jeu dans l'interaction, qui constituent le matériau de mes recherches. C'est ce matériau énergétique et malléable que je considère comme plastique, sculptural.

L'espace sculptural plastique pour moi est un espace relationnel à peine palpable physiquement, presque immatériel, éphémère et presque *élastique*, qui ne peut exister sans la présence des corps engagés dans l'acte. (...).

D'après une conversation avec l'historienne de l'art Emmanuelle Chérel
Éditions Le Livre et l'art, **Le Lieu Unique**, 2003.

dossier de presse

extraits

pudeur et impudeur

Marika Bühmann par Marika Bühmann (1998)

La pudeur n'est pas là où on l'attend. C'est un espace à la fois de rapprochement et de séparation. C'est pourquoi j'ai choisi cette photo de Marika Bühmann lors d'une de ses performances en 1998. Cette image n'est pas un symbole d'abstraction ou de retrait du monde. C'est une affirmation, une « plus-que-présence » à la vie et à la ville, aussi offensive que défensive. C'est un masque, mais transparent, qui montre plus qu'il ne cache. Avancer masqué, c'est avancer encore plus visible en étant davantage soi-même, avec autour de soi un voile de mystère, une aura, une énigme, une intrigue, comme un apparent jardin secret.

Car la pudeur n'est pas forcément ce qui ne se montre pas. Ce n'est ni l'inaction, ni la passivité, ni l'absence. La pudeur n'est pas loin de l'offrande, de l'ouverture, de la séduction – et, bien sûr, de l'érotisme. C'est la réserve, le maintien, la dignité, le contraire du vulgaire et de l'ordinaire. Se montrer sans se dévoiler à une époque où tout s'étale obscénement, obligatoirement. Car mieux vaut la pornographie que l'obscénité quotidienne d'émissions télé où l'on force à mettre bas le



Marika Bühmann/galerie Alain Gutharc

masque, confesser, exhiber des larmes impudiques. Le non-dit est plus fort, plus lourd de sens, plus expressif que la mise à nu par des mots forcément hérétiques, erratiques, tronqués.

Le fantasme de transparence, d'authenticité, de naturel, si frénétique aujourd'hui, le jeu de la vérité à tout prix par le biais de voix déformées ou de visages pixelisés, c'est ça, l'impudeur. C'est pourquoi je préfère l'image de ce masque en marche, poétique et distant. ■ Christian Lacroix

Le Nouvel Obs, Numéro spécial **La Pudeur**, octobre/décembre 1998.



« Respirer le même air peut être, déjà, vécu comme une violence. »

MARIKA BÜHRMANN : « JE VEUX DAVANTAGE TRAVERSER... »

Hier, elle mettait son corps « en danger » dans des performances intimes. Aujourd'hui, elle invite à la rencontre. Sur rendez-vous.

Elle s'est reculée. Oh, quelques centimètres à peine. Mais elle s'est reculée. Sentant, sans doute, qu'il fallait s'éloigner un peu pour évoquer cette œuvre, aux apparences d'impudeur, qui la livre si absolument. « En Bulgarie, on m'a expliqué que la bulle intime s'arrêterait à un mètre pour un Français, trois chez un Japonais, et zéro pour un Bulgare. » Un mètre, pile, nous sépare de Marika Bührmann quand elle se met à dérouler le fil de son art. Sous ses doigts, dans un cliquetis doux, les tubes à essai s'entrechoquent. Elle y a enfermé tous les désirs : performances, dessins, objets et vidéos, mercurochrome, fond de teint, talc, mousse et latex – pas un projet qui ne touche à l'intimité. La sienne et la nôtre ; celle qu'elle frôle sans jamais la violer.

Il y a trois ans, trouble Alice au pays des Merveilles inspirée de mystique comme d'hystérie, la jeune plasticienne s'enfermait pour sa première exposition dans une boîte, où pénétrait également le visiteur. Séparés par une douce membrane, les corps jouaient alors une mécanique plus ou moins audacieuse, selon l'indécence de l'invité.

« A cette époque, avec une certaine naïveté, je pensais qu'il fallait aller très loin dans une épreuve physique pour être juste, explique-t-elle. Je me rappelle notamment d'une performance très dure de quatre heures, passée allongée comme une gisante, le corps recouvert de caramel ; j'avais besoin de donner tour ça. C'était un don, un engagement, pas une offrande ni un sacrifice. Mais mainte-

nant, c'est différent, même si le danger n'est pas moins grand. Si l'on peut parler de danger... »

Pull et bague vert pomme, comme moins fragile, Marika Bührmann a imaginé aujourd'hui une série d'autres duos-trios, intitulés *Je voudrais rencontrer quelqu'un*. « Pour briser ce truc de la femme enfermée, soumise : mon travail ne défend pas l'idée d'un individu isolé, dans une bulle. Je veux davantage traverser des lieux de vie. » Sur rendez-vous, elle invite le public à participer, à ses côtés, à des « microsituations » définies par protocole : « partager un souffle » ; « traverser la rue » ; « me prêter sa main » ; « se réchauffer, sentir battre son/mon cœur », « lui donner mon sourire ».

Un théâtre infime, transparent, versé dans la rue ; les grands événements simplissimes de la vie, qui bouleversent parfois, parce que « respirer juste le même air peut être, déjà, vécu

comme une violence ».

Huit microsituations, chorégraphiées comme un rituel ; le choc de deux bulles d'intimité ; un silence imposé. « Le langage ne crée qu'une distance, explique-t-elle.

C'est dans le silence que se passera quelque chose, un regard, un mouvement, une distanciation. La communication est quelque chose de tellement infime... On sera comme sous un microscope. Privés de mots, face à nous-mêmes. La boîte conditionnait les gens, elle les protégeait. Alors que, dans la rue, dans ce dispositif qui construit un espace de fiction, on s'éloigne du contexte de la vie, sans savoir où on va. J'ai besoin de vivre ces expériences pour être vivante. A mes débuts, la peur de la disparition, de la mort des choses, était plus présente chez moi. Jérôme Bel explique très bien comment l'envie de créer peut naître de cette violence du moment où on perd des proches.

Aujourd'hui, mon travail s'éloigne de la trace et de l'empreinte, de tout ce rituel fétichiste. Il est plus dans la vie, dans l'instant présent. Et pourtant... lorsque, pour la performance qui consistait à "traverser la rue", l'inconnu m'a lâché la main, j'ai vraiment senti comme une perte. On a traversé deux rues au lieu d'une, parce que je ne voulais plus le lâcher. »

Emmanuelle Lequeux

■ Marika Bührmann jusqu'au 30 juin à la galerie Alain Gutharc, 47 rue de Lappe, Paris 11^e. 01 47 00 32 10. Du mar au sam de 14h à 19h ; entrée libre. Et à partir de septembre à l'espace En cours, Paris 20^e. A lire également, son livre d'artiste, aux éditions Filigrane, Alain Gutharc et XCLX.

aden
Emmanuelle Lequeux
16 au 22 mai 2001

ArtS

Expositions

GILLES BARBIER, BRUNO PEINADO, UGO RONDINONE
jusqu'au 30 septembre
à Marseille

Enfin repris en main par une équipe de qualité, après plusieurs années de déréliction, le musée d'Art contemporain de Marseille s'offre, pour sa renaissance, quatre expositions. Celle de Gilles Barbier, LE plasticien de la ville, et l'un des plus fous et envahissants de France, déçoit hélas avec son accrochage très lisse et sage. Spécialiste des « correcteurs de réalité », où il invite à décoller du réel à coups de mots doux aux sons durs, lanceur de Meute de clones transschizophrènes, Barbier se contente ici de juxtaposer les pièces sans les pertes et fracas qu'on lui connaît. En témoignage sa décevante série d'images Photoshop, très répétitives, où il épuse sans convaincre son travail sur les rapports entre réel et fiction. Dommage : le panneau *Porn City*, criblé de *glory holes* et posé à l'entrée, laissait augurer d'un ensemble plus débridé. Reste quelques jolis moments de « corrections de la réalité », comme cette jeune fille à se représenter sous les traits du clone de Barbier. Deuxième plat au croustillant menu de cet été marseillais : une « mac-room » s'ouvre sur les côtés du Mac, pour accueillir le corrosif Bruno Peinado et son imagerie contemporaine. Un ensemble efficace, bien que lesté d'inutiles atours. Si l'on ajoute les deux belles expositions collectives autour des collections (avec notamment un diaporama de Nan Goldin, toujours impressionnant, et la très forte installation *Cinéma liberté* de Douglas Gordon et Rirkrit Tiravanija, autour de la censure), vous aurez compris que la visite du Mac vaut bien une après-midi. Enfin, le Frac Paca accueille dans ses locaux le grand artiste suisse Ugo Rondinone, pour une exposition touchante, notamment la première pièce : errance sans fin, mélancolisée par la musique en boucle des *Tindersticks*, elle mène à travers sa nostalgie toute de géométrie jusqu'à un homme qui semble s'écouter dormir... debout.

■ Mac, galeries contemporaines des musées de Marseille, 69 av d'Haifa, Marseille (13) 04 91 25 01 07.

JÉRÔME BOSCH
jusqu'au 11 novembre
à Rotterdam

Chat licorne, poisson volant, souriceau voilé et bête : on emprunte chez Jérôme Bosch les plus inattendus véhicules. Infernaux, surréalistes et imparfaits : ils sont idéaux pour voyager au cœur de ces tableaux terrifiants et méticuleux, de l'étoffe dont sont faits les plus élégants de nos cauchemars. Bien sûr, ce maître du XV^e siècle avait une ambition absolument moraliste en décrivant ainsi les affres du désir, de

20 MINUTES DE MA VIE AVEC MARIKA BÜHRMANN

La jeune artiste organise des rencontres-performances intimes : « Partager sa chaleur », « Partager un souffle », « Pour sentir battre son cœur », « Pour me prêter sa main »... Nous avons testé pour vous.

C'était un peu comme avoir un ange gardien juste dans le dos. Elle vous suivait, à vous frôler. Elle ne vous touchait jamais, une ombre. Vous n'aviez pas le droit de parler. Pas le droit de vous reconnaître. Il y avait juste un rendez-vous, mardi, 16 heures, à République, devant Habitat. Et un projet : « Partager sa chaleur ». Surtout ne rien dire, Marika Bührmann vous invitait à une de ces rencontres dont elle a le secret, balade silencieuse aux abords du monde et de vos intimités. Pendant vingt minutes, donc, elle est venue derrière vous, discrète et envahissante, pour « partager sa chaleur ». Pendant vingt minutes elle a suivi le moindre de vos gestes, épousé la forme de votre corps. Comme un ange, vraiment, dans le dos. Que l'on ne voit pas, que l'on soupçonne, juste. Mais cela, vous ne vous en êtes rendu compte que longtemps après le début. Parce qu'au début, vous êtes restée dans votre jeu social. Un peu plus à côté, peut-être, mais dedans encore.

Vous attendez les regards surpris des passants : toutes les deux, vous faites un drôle de couple, juste assez drôle pour que personne ne puisse rester indifférent. Vous êtes pris d'une fierté, un sentiment de joie d'être sur scène, un tout petit peu à la marge, voyante, pas vous-même. Plaisir de voir un passant tiquer, se réveiller. Plaisir de regarder, enfin, les gens bien dans les yeux : plaisir illégitime, mais sans arrogance, parce que dans vos regards il n'y a aucun doute sur vos intentions, aucune tentative de séduction. C'est un regard pur.

Ce serait comme un cadeau ? C'est un regard assez doux, imaginez-vous, comme celui que la jeune artiste peut avoir sur vous. Comme si elle infusait en vous un regard doux et généreux. Qui vous traverse. Quelques tocs sur le trottoir, tentative de pénétrer Habitat,

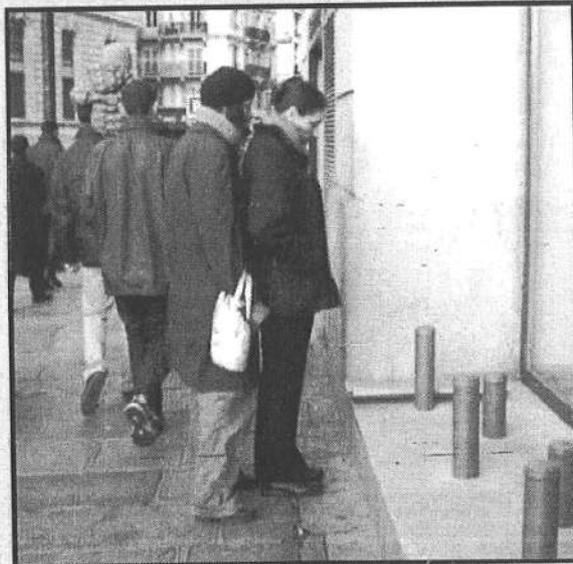
électrocardiogramme plat : la sensation qu'on ne peut rien changer à l'ordre du monde. L'impression qu'on peut faire là n'importe quoi. Mais sans que cela devienne pour autant un espace de liberté. Juste un espace du n'importe quoi. Personne n'a rien remarqué. Quand vous êtes sorties, où en était le temps ? A la moitié, ou la fin ? Vous n'en aviez plus du tout conscience. Vous étiez toutes deux en dehors du temps social, entièrement dévouées à la quête d'une simple sensation :

être près de quelqu'un, quand tous les autres courent après le bus ou leur travail. N'avoir qu'une ambition : se conformer à la vitesse de l'autre, faire en sorte qu'il puisse vous suivre, rester derrière vous. Donc, marcher très doucement. Très. Sans but, et sans tourner en rond pour autant. En regardant. Comme vous ne regardez jamais. Puisqu'au début, seul, importe la réaction des gens. Puis, à force de vous être tant concentrée sur eux, vous retournez sur vous, à force de ce pas très lent, de cette attention que vous êtes obligée de porter à l'autre.

Partager sa chaleur ? Vous essayez de savoir si c'est quelque chose de cet ordre, sa chaleur, que vous ressentez, une de ses mèches vous effleure. Alors, le vent frémit dans les cheveux, il y a du soleil au bout des doigts et l'ombre sur les épaules. Doucement, là, vient cette sensation, très rare, d'être là, présente. Puis, ensemble, vous traversez la rue, vous vous arrêtez devant un stand à plastifier les papiers. L'homme a l'air assez étonné, comme inquiet pour vous. C'est là que vous comprenez qu'un ange est derrière vous. Qui vous préserve. C'est à ce moment-là qu'elle disparaît, pensez-vous. Au moment où vous commencez à comprendre combien c'était important d'avoir quelqu'un derrière vous, à avoir confiance, elle a disparu. Vous avez ressenti un manque, vous vous êtes retournée. Personne. C'était très brusque et drôle. Vous avez dû vous sentir un peu bête. Avez-vous gardé ce rythme, si lent, qu'elle vous avait offert ? Elle aurait pu continuer à vous observer, de loin ? Avez-vous gardé son rythme ? Ce pas que vous lui devez ?

Emmanuelle Lequeux

■ Marika Bührmann expose du 28 sept au 19 oct à l'espace En cours, 56 rue de la Réunion, Paris 20^e. 01 43 72 09 48. Tj de 17h à 22h. Pour les performances, prendre RDV au 06 87 38 11 87.



Marika Bührmann : un regard doux et généreux, qui vous traverse.

la tentation, de l'enfer (t certains rumeurs farfeussent l'adepte d'une secte de naturalistes mé). Mais, plutôt que d'en déléçons, on peut voir en une superbe piste de di l'imagination. L'expositi quelques révélations hi réunissant ainsi pour la la fameuse *Nef des fous* ses compagnons de re *L'Allégorie de la Glouton Mort de l'avare*. Mais ri lever les mystères de l'peintre. Les études ico dendrochronologiques l'étude de l'âge du bois ne peuvent pas grand-ces brumes, et rien n'y ont beau tomber ici cor mouches, et vous attie suppléments ; l'écartelé st démembré, attifé d'un pour l'éternité), comm s'empêcher d'être attir lumière si flamboyante fond de l'enfer ? On ent un hurlement sourd tou parcours : les supplic réveilleraient ? La victi conchée dans un minis plancher : c'est Pipiott artiste suisse, qui hurl son bain de lave, jamai tentation, dans le versu contemporain (déceva cette pièce) de l'expos regrette aussi l'absent absolus chefs-d'œuvre restés à Lisbonne et N donc reconstruire en s fabuleux *Jardin des dé hallucination peuplée c perdus, accouplés, dé à l'enfer), décrit par Sij 1576 comme « le tabi gloire et du goût de la son goût qui se resser qu'il est déjà passé ». I certains, à l'esprit mal pourraient retenir corr de carpe diem.*

■ Museum Boijmans Van Museumpark 18-20, Rot (Pays-Bas). Du mar au dir Rens en France à l'office. tourisme, 9 rue Scribe, P 34 20. www. BoschUniv

DA ADVERSIDADE
jusqu'au 30 septem
d'Art moderne de l

« De l'adversité nous y découverte de l'Améri son esthétique souve de jeunes artistes me chiliens, colombiens, présents sur la scène

■ Musée d'Art moderne 11 av du Président-Wilks 53 67 40 00. Tj de 10h à 21h (4, 12 euros).

JEAN DUBUFFET
jusqu'au 31 déceml
au centre Georges I

On connaît surtout se sculptures bigarrées rouge qui ponctuent r publics, ou encore la, Beaubourg, qui enche comme une préhistoi Mais l'œuvre de Jean bien plus riche. Jusqu 1985, cet artiste inci constamment renouv ses débuts, il a exalté loin de la culture : cei des marginaux, de to créent hors des règle systèmes. Un art brv ainsi, dans sa propre inventer une peinture fondée sur des matiè comme le sable ou la des blessures : griffu

CORNE DE LAINE

parcours

Née en 1971 dans l'Allier (03).

Vit et travaille aujourd'hui à Angers (49).

Expositions personnelles :

2017

'j'ai descendu dans mon jardin' – collections particulières, Angers (49).

2006

'Devenir-Reine' – Galerie Alain Gutharc, Paris.

2001

'Je voudrais rencontrer quelqu'un(e)', Galerie Alain Gutharc, Paris.

1998

'Empreinte pour une étreinte', L'Artothèque de Nantes.

Expositions collectives (extraits) :

2005

Un monde raconté, centre d'art contemporain de Pougues-les-Eaux.

2004

Ne me touche pas, Villa Vauban, Galerie d'art du Musée d'Histoire de la ville de Luxembourg.

2003

Art envie, Centre d'art La Criée, Rennes.

2002

Mental Shiffs, UKS Gallery, Oslo (Norvège).

2000

Actif/Réactif, Le Lieu Unique, Nantes.

1999

ZAC 99, MNAM de la ville de Paris, Paris.

Events, Galerie Yvon Lambert, Paris.

FIAC 99, Paris.

1998

Séjours d'artistes 98, Centre d'art contemporain, Pougues-Les-Eaux.

Ici tout est réel, tout est étrange, Galerie Anton Weller, Paris.

Artistes en résidences à Monflanquin, Monflanquin.

1997

Un billet pour Paris, Galerie Polaris, Paris.

Un vent frais qui annonce la venue du matin, FRAC des Pays de la Loire, Nantes (44).

1995

Un libre choix de Pierre Giquel, Philippe Lepage, Bernard Moninot, Galerie Plessis, Nantes (44).

Micro événements (extraits) :**2007-12***'... pour partager un souffle'* - Centre chorégraphique de Montpellier ; CIT, Paris.**2005-14***'... pour que nous marchions côte à côte'* – déambulations collectives rue de Crimée, Théâtre Paris Vilette ; 'chez l'un, l'une, l'autre' Nantes Haute Ile ; expériences « performatives » interactives collectives, quai François Mitterrand, Nantes (44).**2005***'à l'instant'*, déambulation dans la ville et lecture-performance, École d'Art du Havre (76).*'Adhérences publiques'* en collaboration avec un danseur ; le Lieu Unique, Nantes (44) ; Villa Vauban (Luxembourg) ; quartier de Malakoff, Nantes (44) ; gare de Rennes (35) ; CCC de Tours (37) ; TNT de Bordeaux (33) sur une invitation de Thomas Bernard, Galerie Cortex Athletico.**2003***'Les sardines de la voisine'*, lecture-performance, galerie 3015, Paris XII ; maison privée Haute Ile Nantes (44) ; Centre d'art La Criée de Rennes (35).**2002***'a)-tension'*, performance ; L'Espace des Arts de Colomiers (31).**2001***'Je voudrais rencontrer quelqu'un(e)'*, En Cours, Paris XX ; Le Lieu Unique, Nantes (44°).**2000***'Le jeu du tourniquet'*, un jour au square de la Galerie Ipsos-facto, Nantes (44).**1999-1996***'Mettre la robe couleur du temps'* ; *'Chambre 8'* ; etc.**Bandes sonores et radiophoniques et films :****2012***'Les apocalypses de Jean-Yves Leloup'*, un film de Jean-Luc Bouvret, Le Miroir productions.**2006***'La robe'*, une chanson de Pierre Giquel, poète, mise en musique par Luc Rambo, Galerie Alain Gutharc, Paris XI.**2000***'Zadouchnitza, le jour des c'risés'*, *Surpris par la nuit* en collaboration avec Lionel Quantin, France Culture.**1998***'Le tourniquet'*, sculpture sonore ; Galerie Interface, Dijon (21).**1997***'Prière rouge'*, Litanie, L'imagerie, Lannion (22).**1995***'De tout mon cœur'* et *'Prière'*, journal chuchoté ; Galerie Plessis, Nantes (44).

Résidences :

De 1996 à 2006 : séjours de résidences de recherche en France et à l'étranger, avec l'AFAA, Paris.

Monographies :

2004

'*Les sardines de la voisine*' (production La Criée de Rennes), Editions Filigranes Trézélan/Paris.

2003

'*Cerise, Françoise, Jean-Pierre, Karima et Monique vous invitent...*' (production Bandits-Mages et la Galerie du Haïdouc, Bourges (18).

2001

'*Marika Bührmann, de la fragilité du désir*' (production Alain Gutharc et XCLC), Editions Filigranes Trézélan/Paris.

1998

'*Empreinte pour une étreinte*' , Edition de l'Artothèque de Nantes au Musée de l'Imprimerie.

Publications :

Entre 1996 et 2008 : *Art Présence* (deux entretiens avec l'historienne de l'art Emmanuelle Chérel) ; **303** (des articles de Pierre Giquel) ; *Aden Le Monde* ; *Le Nouvel Obs* (un article de Christian Lacroix) ; *Mouvement* ; *Art Press* (un article de Barbara Formis, historienne de l'art de la performance) ; Revue de Presse Universitaire de Rennes...

Bourses et mécénats :

Depuis 1998, différents soutiens de la Ville de Nantes (44) ; de la Ville de Paris ; Christian Lacroix ; Séphora, réseaux privés...

Collections :

Collections publiques et privées depuis 1997...

Commandes :

Chez différents particuliers depuis 1995 et en 2003 pour XCLX (Christian Lacroix), la création de 450 cartes de vœux réalisées entièrement à la main.

Ateliers de « pratique artistiques » ; « Work shop » ; colloques :

Depuis 1995, dans différentes structures associatives, écoles, école des Beaux-Arts (Nantes, Bourges, Cergy) institutions dédiées à la recherche artistique et à la danse contemporaine, à la transmission de l'art aux enfants et aux personnes marginalisées, en souffrance...

Recherche :

Je travaille mon corps avec plusieurs chorégraphes, enseignants différentes approches de Yoga et de Taï Chi Chuan depuis 1999, également, avec la chorégraphe Christine Pètre, enseignant la méthode Feldenkrais (prise de conscience par le mouvement) depuis 2012. Cela, pour affiner toujours plus finement et fermement l'écoute intérieure, l'hyper conscience de la structure des articulations, du mouvement jusque dans la moëlle des os. J'explore aussi cette conscience avec une praticienne certifiée de la méthode de Body Mind Centering depuis quelques mois pour affiner ma conscience du flux dans les cellules du corps physique...

J'étudie depuis 2014 l'Art Sacré de l'Enluminure à l'Institut Supérieur Européen d'Enluminure et du Manuscrit, à Angers, pour intégrer les racines de nos ancêtres artistes. Grâce à cette autre engagement, je cherche à mettre au monde une approche contemporaine de l'Enluminure : des formes abstraites réalisées avec des pigments que je crée à la main d'après des méthodes anciennes que je fais miennes, dans lesquelles je « souffle » de l'or. Pour inscrire la lumière au cœur de la matière. J'enrichis cette quête de l'étude d'ouvrages d'astro physiciens contemporains. Je tisse plus récemment des liens entre cette façon nouvelle « d'enluminer » avec le travail d'artistes qui explorent les sons électroniques et l'image numérique.



'Fluctuations' / micro chorégraphie participative / **ZAC 99**
en collaboration avec **le Musée d'Art Moderne**, Paris.1